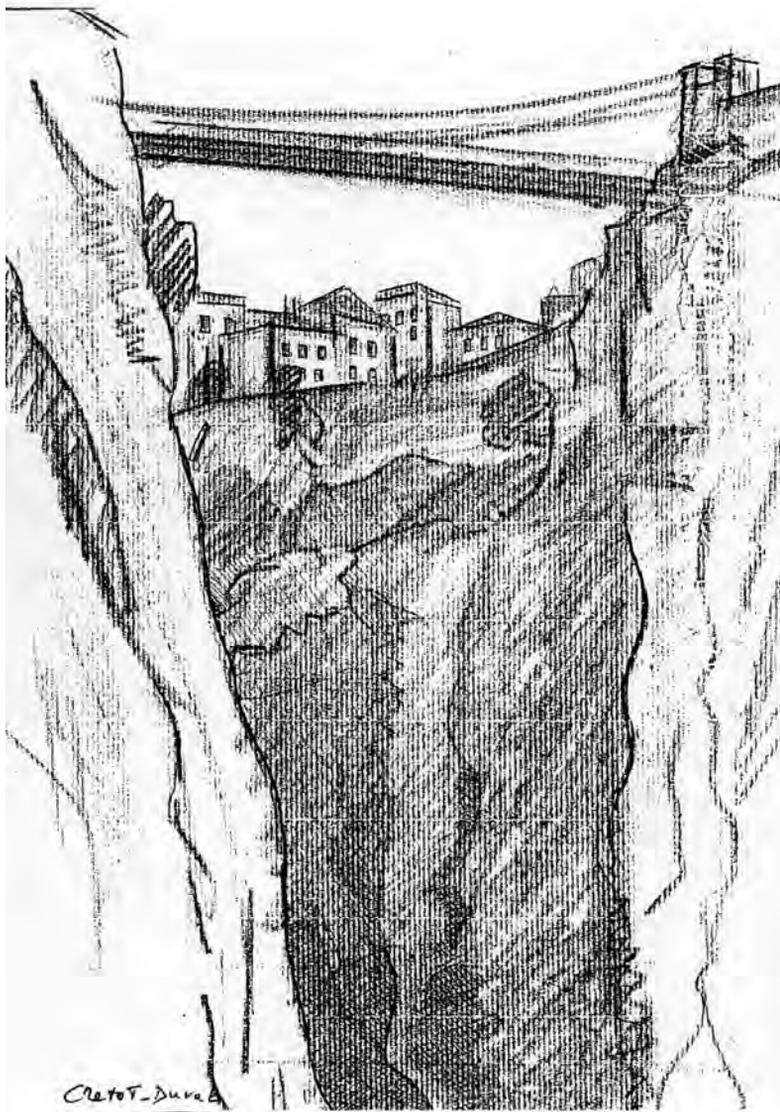


mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle



N° - 58 — mars 2009. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Le Charme dans la diversité Jeanine de la Hogue	3
Le lion d'Ifrane Marie-Claire Micouleau	4
Bizerte au temps du Technicolor Annie Krieger-Krynicky	7
Bougie, la perle de la Méditerranée Louis Salvator de Habsbourg	10
Quand nous apprenions l'arabe Patrice Sanguy	16
La calèche de Rabat Marie-Claire Micouleau	22
Alger, abîmée dans ta darse... Albert Bensoussan	24
L'année terrible, Oran 1849, le choléra Geneviève de Ternant	30
Constantine, la ville phénomène Maurice Cretot présentation Jeanine de la Hogue	29
Repères Bibliographiques Jeanine de la Hogue	43

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax:-: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication-: Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemalling,
Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot,
Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

Membre bienfaiteur : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

www.memoireafriquedunord.net

Le Charme dans la diversité

Jeanine de la Hogue

Un aspect différent, des mots pour le dire, des images pour le faire voir, c'est ce qu'aujourd'hui nous voulons vous donner, en partageant avec vous une autre mémoire des lieux et des faits.

Tour à tour, nous vivrons au Maroc, en empruntant la calèche, en frissonnant devant un lion inattendu...C'est aussi la rencontre avec Bougie, cette ravissante petite ville que découvrait en 1897, un archiduc d'Autriche au remarquable talent de dessinateur.

Un ami écrivain nous parle de sa ville et de ses souvenirs d'enfance et c'est Alger qui revit devant nous.

L'enfance, aussi, c'est quand on apprenait l'arabe au Maroc grâce à une bande dessinée Le casino de Bizerte découvre le technicolor alors que la ville reste toujours la même.

C'est aussi l'histoire (ou la légende) de la basilique de Santa Cruz et du choléra à Oran que nous raconte une amie oranaise, tandis que Constantine, la ville du diable comme l'appelait Flaubert, nous révèle son histoire en dessins chronologiques. Le peintre était amoureux de sa ville et c'est son fils qui nous la donne à voir. Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage dans le passé.



Le lion d'Ifrane

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Je suis née à Rabat, ville de mer et d'oued. La plage et les barcasses du Bou-Regreg. Le chergui aux 3-6 jours nous enferme dans les maisons fraîches pavées de granito noir, volets fermés dès l'aube, après une nuit où la terrasse nous accueille avec ses senteurs d'eucalyptus et d'héliotrope. Le matelas, tiré sur le dallage de zelliges avec, en prime, les mantes religieuses qui viennent nous picorer.

Les étés de la guerre nous ont privés de notre bolée d'air frais dans cette France dont on me dit qu'elle n'est pas en Afrique. J'en ai alors des souvenirs lointains, pâlis mais délicieux, les oies courant au bord de l'Adour, la menthe fraîche sur les limons qui bordent en monticules la rivière.

Eh! bien, au Maroc, nous avons aussi nos frais cours d'eau, nos frondaisons et nos prairies. Nous avons ce que les autorités appellent vilainement « un centre d'estivage ». Il suffit de prendre la route enfiévrée de Meknès, de traverser ensuite le long village d'El-Hajeb écrasé de chaleur et on parvient, après bien des virages nauséux, au paradis des cèdres qui protègent de leur haute stature les chênes verts.

C'est Ifrane, la ville aux chalets suisses, aux toits pentus, comme on n'en voit jamais, au grand jamais, dans les villes blanches ou ocre de la plaine. Des sources claires, des cascades qui nourrissent les plans d'eau, des sentiers creux. Le village est imaginé par les



urbanistes du protectorat pour procurer aux Français résidents la sensation qu'ils sont en France, chez eux. Et bien, moi, pas du tout ! Je me sens comme dépaycée dans ce pays dont on me dit que c'est « comme en France ». Étranges, ces énormes troncs d'arbres, ces rues en pente, bordées de maisons bizarres aux balcons de bois, sans terrasses blanchies à la chaux, sans bougainvillées. Quand on se promène en forêt, une odeur de fauve vous prend la gorge, celle que les chacals fouineurs laissent dans les recoins des sous-bois. Il paraît que, parfois, des hyènes viennent jusqu'aux ruisseaux, attirées par des odeurs de cadavres d'animaux !!

Il y a LE LION, pas celui de



Tartarin, non ! Un vrai lion terrrrrrible, trompeusement tranquille dans sa masse de granit, allongé au bord du parc qui borde la piscine. Sa gueule est entrouverte dans un demi-sourire effrayant, prêt à dévorer surtout les petites filles curieuses. Je me moquais bien de savoir qui avait placé là cet animal de pierre qui risquait de se changer en lion du cirque Amar, celui qui répandait la terreur chez les petits enfants.

Je n'aimais pas du tout ce lion et j'ai toujours refusé de monter sur son dos, perplexe et presque angoissée de voir que certains enfants l'escaladaient sans peur.

Longtemps, on ignora l'histoire de la réalisation de cette sculpture. On

disait qu'un prisonnier italien, pendant la Grande Guerre avait imaginé de tailler cette énorme roche. On me dit ensuite que c'était un légionnaire, dépêché là on ne sait comment, avec ciseau et marteau, qui aurait décidé tout seul de s'attaquer à cet énorme bloc de pierre venu des temps anciens !

Dieu merci, le Maroc regorge d'érudits curieux de son histoire et de ses traditions. Un certain Mohammed El Aouène, consultant les archives de l'époque, a retrouvé le nom d'un sculpteur girondin, Henri Moreau, « chargé de travailler au rocher du lion ». Le



Cèdre d'Ifrane.

sement de la sculpture du lion (Dossier N° A 1535/ BGA de Rabat). Son nom est aussi présent sur les rôles de journées des travaux d'aménagement et d'entretien du Centre d'estivage du 22 avril et du 18 juillet 1930. Selon la lettre du 28 mars 1930, citée plus haut, « ce travail qui devra être terminé pour le 20 avril prochain [1930] ».

bloc suggérait déjà à peu près la forme d'un lion au repos.

Je cite notre érudit Monsieur El Aouène¹ :

« Ce dernier [Henri Moreau] est cité dès les mois de mars et d'avril 1930 dans deux courriers séparés recommandant à celui-ci d'une part, l'obtention de réquisitions gratuites aller/retour par train pour le trajet Rabat Meknès et par C.T.M. pour l'étape Meknès-Ifrane, et d'autre part la mise à sa disposition aussi bien d'instruments que de main-d'œuvre, notamment deux, ou trois prisonniers, nécessaires à l'accomplis-

Josette Henry-Giorgi (op. cit. p. 18) évoque le sujet de la sculpture du lion par : « Je l'ai vu naître sous le ciseau de Monsieur Moreau, professeur. Il fait partie intégrante de mon enfance... au lycée de Rabat... On était au mois de juin [1930]... ». Ce témoignage oculaire est sans équivoque, d'une valeur probatoire. Voilà qui met fin aux extravagances des gens qui croient tout savoir et qui en dit long sur le processus de fabrication des rumeurs. ■

1. Chronologie d'une recherche caractérisée : la sculpture du lion d'Ifrane-Rabat : Imprial 2004

Bizerte au temps du Technicolor

Annie Krieger-Krynicky

Un dépliant de la Tunisie touristique, imprimé en noir et blanc sur un mauvais papier, invitait à découvrir les dunes blondes et les rochers de la Corniche jusqu'au Cap Zerbib. Il recommandait aux touristes bien improbables en cette année 1948, l'Hôtel de France avec son excellente cave et son bar américain et, attraction suprême, un Casino-Cinéma-Théâtre, reproduit dans ses pages. Il s'agissait d'un simple bleu d'architecte auquel on avait ajouté un ciel à peine ennuagé, deux voitures, luxe rarissime à cette époque et au premier plan, l'inévitable palmier africain, capable d'apporter une couleur locale irrésistible. Ce bâtiment lisse, bas et rectangulaire témoignait d'une inventivité médiocre, mais s'en échappèrent comme d'une boîte de magicien, tout un foisonnement de souvenirs.

Il faisait foi d'abord de la vitalité irrépressible des habitants. De novembre 1942 jusqu'à mai 1943, cachés dans des grottes du Djebel Nador, ils avaient observé le feu d'artifice des bombardements. La ville, aux mains des Allemands et des Italiens, fut pilonnée, disloqué le clocher de la cathédrale, crevé le dôme, pareil à un œuf géant, de l'Hôtel de Ville.

Écartés par la Résidence, ils revinrent pourtant parmi les égouts éventrés et les débris de leur mobilier, rentrant dans les immeubles encore intacts, les disputant aux bulldozers. La médina épargnée, la ville européenne avait perdu ses plus beaux édifices de style néo-mauresque 1899. On s'en tint, pour rebâtir, au style de l'Exposition universelle de 1937 qui avait déjà inspiré les maisons de l'avant-guerre.

Hâtivement construit en matériau

fragile, ce nouveau *Complexe*, comme on dirait aujourd'hui, draina toute la vie sociale, permettant aussi aux jeunes d'élaborer une grammaire sentimentale et culturelle. Des idylles naquirent dans l'obscurité de la salle ; des baisers s'échangèrent au rythme de ceux de Scarlett O'Hara et de Rhett Butler. Sortant du *Coq Hardi* voisin qui affichait ses couscous et choucroutes « traditionnels », les parents somnolaient sur les vieux fauteuils rachetés à un cinéma de Tunis tandis que leurs rejetons bondissaient sur leurs sièges, se prenant pour des *Capitaines de Castille*, fougueux comme Tyrone Power. Au claquement des balles de *La Poursuite infernale*, Saddok, Marco, David et François se partageraient à la récréation les rôles du ténébreux Victor Mature ou de l'élégant Henry Fonda.

Et les potaches du collègue Stéphen-



Pichon fourniraient le gros des bataillons des cowboys ou des Indiens. Leurs cris ébranlaient jusqu'au balcon lorsque sur l'écran, Samson-Mature, mourant d'un dernier effort, disloquait les colonnes du temple sous le regard émeraude de la perfide Dalila, Heddy Lamarr. Dans les jardins ou les squares, devenus mousquetaires, ces nouveaux Gene Kelly s'affronteraient de leurs épées dangereusement époinçées, taillées dans une branche de palmier.

Gisèle, Mireille ou Sarah figureraient tour à tour la blonde Milady – Lana Turner – ou la douce et brune madame Bonacieux – June Allison. Leurs aînées s'enhardiraient à se décolorer, déroulant sur l'œil une longue boucle à la Veronica Lake ou déployant une crinière rousse à la Rita Hayworth. Elles mesureraient leurs baisers à la durée permise par la censure d'Hollywood tandis que leurs amoureux s'imaginaient dans le pourpoint d'Errol Flynn.

Images de rêve, récurrentes sur les écrans d'après-guerre, illuminés par le flamboyant et nouveau Technicolor

qui illustrait une nouvelle carte du Tendre. Quelquefois un pianiste venait de France ou un conférencier ; Maurice Genevoix, pas encore académicien, prétendait que son Raboliot et autres branconniers n'auraient pas été dépaysés dans les marécages giboyeux du lac voisin de l'Ichkeul ; les moustiques en moins, soupiraient les Bizertins – et la chaleur... car les ventilateurs étaient poussifs.



Dehors, l'éclat de la lumière faisait cligner les yeux. Deux balayeurs, la calotte écarlate de Zaghouan sur leurs cheveux grisonnants, poussaient hors de la salle, les écorces d'orange et les graines de pastèque grillées. En offrant au café voisin, un verre d'Orangina, les parents promettaient : « Si vous êtes sages, vous irez voir *La Charge fantastique* avec Olivia de Havilland et Errol Flynn. »

L'affiche se renouvelait chaque semaine sur la façade blanche du casino-cinéma néo-égyptien. Elle est indistincte sur le dessin, mais on peut toujours rêver au prochain Technicolor. ■

Casino - Cinéma

★ THEATRE ★

- BIZERTE -
EQUIPEMENT WESTREX



Le nouveau Cinéma - Casino - Théâtre
Réalisation des Entreprises Procidente
Propriétaire Pierre Morsani - Exploitant Léo VOGELWEITH

Bougie, la perle de la Méditerranée

Louis Salvator de Habsbourg



Les dessins illustrant cet article sont tirés d'un ouvrage publié au XIX^e siècle. En 1999, grâce à Yves Bodeur et à Viviane Jambert qui l'a traduit, l'ouvrage a été publié par les éditions L'Harmattan, qui nous ont aimablement autorisés à reproduire certains dessins et textes de l'archiduc. Jacques Augarde qui a été le dernier maire de Bougie, en a fait la préface.

Louis Salvator de Habsbourg Lorraine, archiduc d'Autriche a relâché à plusieurs occasions dans la rade de Bougie, appréciant le charme de la ville et de son environnement. Son mouillage de 1897 se prolongea, en raison d'avaries, dues à la collision de son yacht avec un petit bateau de la société « Francheschi - Achaque - Schiaffino et Compagnie ». Il profita de ce séjour pour parcourir l'agglomération et ses abords immédiats, son carton à dessins à la main.

L'ouvrage de l'archiduc consacre la primauté de Bougie, la capitale de la Petite Kabylie, en la présentant avec son écrin de montagnes, comme une des plus séduisantes contrées de la Méditerranée, alors que ses visiteurs voient en elle une « Suisse africaine ».

La localité aurait été dans ses débuts un comptoir phénicien, appelé Vega, ce qui signifie, en langue punique : « Accueil », – nom assez répandu, pour des comptoirs fondés par des négociants venus d'Orient. Elle aurait été désignée aussi par les noms de Vaga ou d'Elsirah. La tribu berbère des Aht Vega l'occupait, ainsi que la zone environnante. Ces hypothèses sont à avancer avec prudence. La cité devait être appelée successivement Saldae, Vagayeth, En Naceria, Bugia, Boudjeiah (orthographe turque), puis Bidjaya et enfin Bougie.

Écoutons l'archiduc parler de la ville qu'il tant admirée et qu'il a dessinée. « J'avais très souvent jeté l'ancre dans la rade de Bougie avant de me diriger de l'autre côté vers les Baléares et j'avais toujours été surpris et attiré par l'affinité entre ces deux pays. Cette similarité ne dominait pas seulement dans le relief et la végétation, mais également dans l'histoire de ces deux pays qui étaient étroitement liés depuis l'époque du martyr Ramon Lull et de la souveraineté des Maures jusqu'à celle de Don Fernando et de Charles-Quint. Une double trame de la poé-



Bougie, vue de la mer.

sie maure et espagnole entrelace l'histoire de ces deux pays et rend, pour l'expert et ami de l'un, l'autre doublement attirant. Aussi séjournais-je souvent longtemps là-bas, je profitais de l'air pur de ces montagnes, me promenais avec plaisir dans les collines vertes de forêts et d'un pays à l'autre tissais des rêves du lointain temps passé. L'un des derniers hivers, je restai là-bas plus longtemps à la suite de circonstances qui donnèrent naissance à ces esquisses. Puissiez-vous, lecteurs,



L'église, à travers les ruines.

Sous le sultan El-Aziz, l'arrière-petit-fils d'En-Nacer, les chrétiens étaient encore très nombreux. Ils possédaient à ElKalâa une église vouée à la Vierge Marie et l'évêque habitait une maison à proximité. Une légende raconte qu'un moine de Monte Cassino, appelé Azzon, qui avait été inhumé dans l'église, apparut à la porte de celle-ci après sa mort et que la lampe suspendue au-dessus de sa tombe, bien qu'éteinte chaque jour, se rallumait toujours. Ceci attira l'attention du sultan qui fit fermer l'église. Cependant, lorsqu'il vit de ses propres yeux qu'une étoile descendait du ciel et allumait la lampe suspendue, surpris par ce miracle, il ordonna la réouverture de l'église. Malgré de nombreuses recherches, on n'a trouvé à Bougie aucun vestige d'une église espagnole ; il ne fait pourtant aucun doute qu'il en exista une et qu'un évêque fut également installé à Bougie.

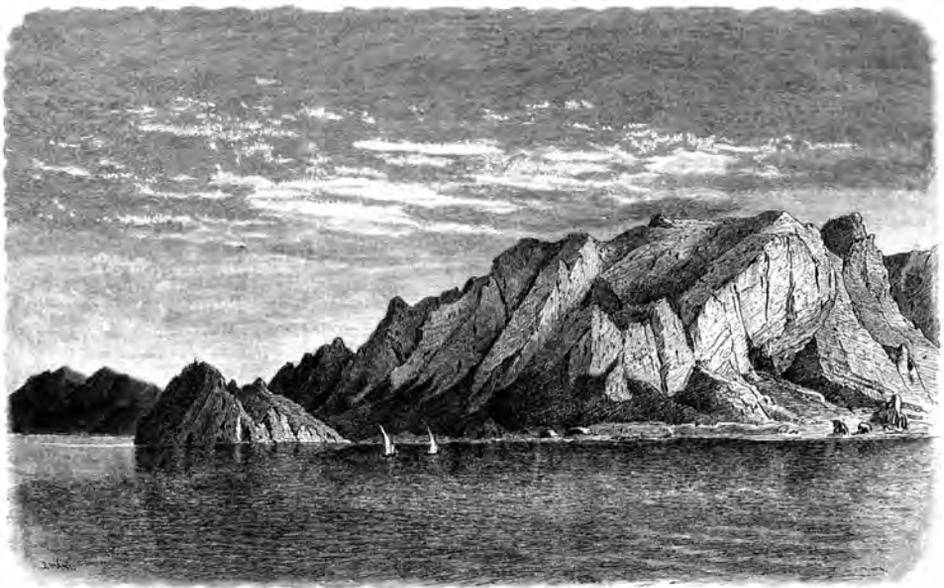


amicalement les accepter, même si elles ne sont rien d'autre que des feuilles jaunies tombées de mon sac de voyage

Quand on va du pied de la casbah vers la gare, on passe devant les parois abruptes qui constituent sa fortification naturelle du côté terre. Elles sont couronnées de figuiers de Barbarie, d'oliviers sauvages et de chênes verts

et portent encore les murs interrompus par des meurtrières de l'ancienne bâtisse.

C'est ainsi que Bougie s'offre à nous vue du mouillage. Limitée à gauche par la casbah, puis par les maisons en terrasses. Au milieu, près de la place, le nouveau grand bâtiment du maire, la charmante église avec son dôme et



L'impressionnant Cap Carbon.

au-dessus la caserne fortifiée. En bas, près de la mer, l'arche de la porte de la mer de l'ancienne fortification avec, à sa droite, un chemin qui mène au *Quai de la Marine* et, tout en haut, du même côté, les premiers profils de la masse montagneuse du Gouraya.

A l'intérieur des ruines de la vieille enceinte maure, la moderne mais belle église paroissiale, située au-dessus du marché couvert et qui règne en quelque sorte sur le centre de la vie et des activités de la ville moderne de Bougie. Un double escalier conduit du marché couvert à l'église, d'où l'on domine la ville, le golfe et tous les environs.

Construite en style roman, elle a une seule nef et est surplombée par une très grande coupole, visible de loin en mer. La façade porte le blason de la ville : un

croissant, une comète et une ruche. Le croissant rappelle la souveraineté arabe, la comète celle qui apparut en 1858 pendant la construction de l'église ; la ruche fait allusion à la préparation de cierges, de bougies, dont le nom vient, dit-on, de Bedjaïa, d'où provient celui de Bougie. Le blason est porté par un singe puisqu'il y en a tant dans la région.

Semblable à des lianes, la salsepareille grimpe vers le haut des arbres, dissimule leurs branches et encadre gracieusement l'image, à laquelle les contours joliment dessinés des montagnes sur l'autre rive du golfe servent d'arrière-plan. Des arbres caduques et des oliviers s'entremêlent et répandent une agréable ombre épaisse sur la route. On s'y assied volontiers et l'on



regarde pensivement dans le lointain les montagnes azurées et la mer d'un bleu profond.

Le cap Carbon apparaît, ténébreux avec ses parois rocheuses escarpées, sur lesquelles jouent les reflets incertains de la lumière du soleil, et où les versants, cachés par les broussailles sem-

blent encore plus sombres que d'habitude. L'extrémité du cap, couronnée par le phare et le sémaphore, paraît presque comme une île séparée ; à son pied, les rafales sont particulièrement fortes, pendant que de légers nuages blancs, signes précurseurs de l'orage qui approche, volent sur les hauteurs

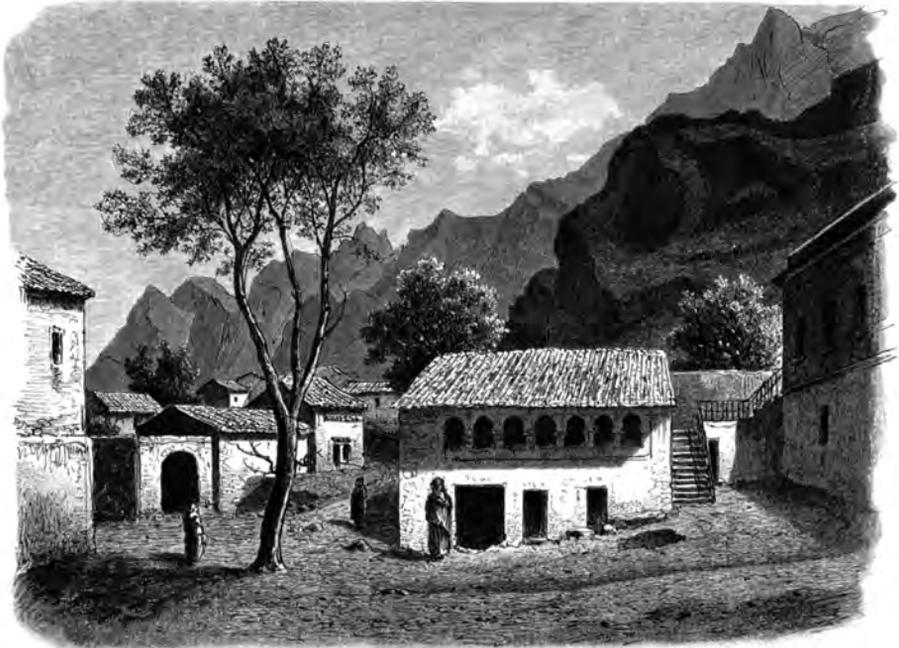
du Gouraya, surplombées par le fort.

Une rafale soudaine ride le flot lisse et l'on voit alors les paranzellas s'élan- cer à tire d'ailes poussées par le vent. Tout comme les pigeons qui, poursui- vis par l'autour, se réfugient dans leurs pigeonniers, de même, on voit toute la flottille chercher refuge dans la baie tranquille.

Un des plus grands atouts de Bougie réside dans sa richesse en eau et dans la très bonne qualité de celle-ci. L'eau est induite jusqu'à la ville à partir de la source de Toudja distante de vingt-cinq kilomètres et située près du village kabyle du même nom ; la source se trouve au pied du versant abrupt du massif montagneux, dans une vallée

située à l'est de la ville et à laquelle on parvient par une large route qui passe au travers de belles plantations d'oliviers. Près de la source se dresse un bâtiment moderne qui contient le bassin de réception, d'où partent les conduites d'eau. Tout le versant au-dessous de la source dont on voit jaillir l'abondance dans un bâtiment archaïque pourvu de petits arceaux, est couvert de plantations d'orangers et de citronniers, un véritable paradis, qui au printemps offre au peintre une richesse d'inspiration.

On ne se lasse jamais de ce spectacle lorsque l'on flâne dans les orangeries qui dégagent un parfum de fleur pres- que étourdissant. ■



Le village kabyle de Toudja.

Quand nous apprenions l'arabe

Patrice Sanguy

Après la Seconde Guerre mondiale, la Direction de l'enseignement public du Maroc inscrivit, au programme des écoles et lycées du Protectorat, une introduction obligatoire à la pratique de l'arabe parlé. Un jeune professeur au lycée Lyautey de Casablanca, Younès Nekrouf, aujourd'hui écrivain francophone connu, fut chargé de rédiger, sous la direction de Louis Di Giacomo, inspecteur principal de l'enseignement de l'arabe, un manuel pour les jeunes élèves européens de la zone française du Maroc à qui étaient destinés ces cours de langue. Son ouvrage comportait deux volumes, fort bien faits qui ne servirent malheureusement que pendant quelques années, l'enseignement de l'arabe parlé ayant été supprimé dès les premières heures de l'Indépendance comme nuisant à l'apprentissage de l'arabe classique.

Un demi-siècle plus tard, ce manuel reste pourtant un modèle du point de vue pédagogique. Si, en effet, la plupart des manuels de langue, à l'époque, se référaient aux mêmes principes, peu étaient aussi bien conçus et aussi clairs dans la progression que la *Méthode active d'arabe dialectal* de M. Nekrouf. Exemple au plan scientifique, la *Méthode* était aussi particulièrement intéressante quant aux thèmes proposés. Son livre étant basé sur sa pratique de l'enseignement aux petits Européens, l'auteur avait veillé à n'aborder que des situations qui leur soient familières, en d'autres termes, celles de la vie quotidienne dans le Maroc de l'époque, très précisément celles qui pouvaient les inciter à pratiquer, avec des arabophones, le vocabulaire et les tournures acquises en classe.

D'où le soin apporté, notamment,

à des illustrations destinées à attirer l'attention de l'enfant vers un texte arabe qui lui en fournissait l'explication. C'est donc un Maroc familier qui se déployait au fil des leçons sous les yeux du jeune Européen, Maroc traditionnel des campagnes et Maroc de ces villes en plein essor où les Européens constituaient souvent entre le tiers et le quart de la population.

Composant un manuel pour enfants, l'auteur avait toutefois, comme c'est toujours le cas dans ce genre d'exercice, été amené à faire un choix parmi les situations et les personnages proposés. Ce faisant, il n'évitait pas l'écueil d'une certaine artificialité. C'est, en effet, un travers bien connu des manuels de langue qu'ils cherchent à mettre en scène des personnages, au mode de vie attrayant, auxquels l'enfant sera porté à s'intéresser et donc à s'identifier.

Les Européens des manuels de Younès Nekrouf, ainsi que les Musulmans qu'ils fréquentent, n'échappent pas à cette critique. Bien que l'auteur dise dans sa préface, avoir eu affaire à des élèves « de milieu, d'âge et de sexe différents », il est manifeste que les enfants, présentés dans son livre, appartiennent exclusivement à la couche la plus prospère de la population.

Ceci est particulièrement vrai s'agissant des intérieurs où l'ouvrage nous fait pénétrer. Jamais, ou quasiment jamais, on n'entre chez le fellah, l'ouvrier, le domestique, l'artisan ou le petit commerçant, et, encore moins chez l'Européen modeste, ouvrier, agent de maîtrise, habitant des quartiers casablancais du Maârif, ou de l'Océan à Rabat qui brille par son absence, tout comme l'agriculteur européen. Enfin, on ne souffle pas mot de la composante juive de la population marocaine. Ainsi donc, le mode de vie présenté par Younès Nekrouf dans son manuel, loin d'être celui de tout un chacun, est très strictement celui des enfants des familles aisées européennes et musulmanes des grandes villes marocaines de l'après-guerre.

Ces restrictions indispensables étant faites, force est de reconnaître que, pour être partielle, la dite présentation n'est pas fautive. Car on trouve bien en effet, au fil des pages et des leçons, une partie du quotidien de certaines de ces familles françaises qu'avait vues de près Younès Nekrouf et parmi lesquelles il

comptait de nombreux amis. Prenons quelques exemples.

Dès la leçon 8, voici dans leur salle de classe des enfants pleins de vie et pas toujours très attentifs aux leçons du professeur d'arabe. Puis, leçon 29, les voilà écoutant gentiment les recommandations de leur bonne grand-mère sans doute arrivée au Maroc dans les premiers temps du Protectorat, si on en juge par son habillement qui reflète la mode d'avant 1920.

La jeune femme que l'on voit, elle, leçon 31, en revanche, évoque irrésistiblement les photos de Michèle Morgan et de Martine Carol, les vedettes du moment. Cette élégante ménagère quitte le Marché Central de Casablanca ou de Rabat où elle fait ses emplettes. N'étant pas très chargée, elle porte elle-même son cabas et n'a pas eu recours au petit *tâleb maâchou* (commissionnaire) que l'on voit à droite de l'image.

La leçon 35 montre une famille européenne en visite chez un collègue musulman de Papa. Le patriarche a honoré les invités de son fils en présidant le déjeuner de gala, offert dans sa belle demeure traditionnelle. Chacun essaye de respecter les règles compliquées de la bienséance dans ce qui, autant qu'un repas, est une cérémonie d'où, à part Maman, les dames sont exclues.

Manifestement rompu de longue date aux usages du pays, Papa, mange comme ses hôtes. Avec une aisance qui est certainement appréciée, il porte à

sa bouche avec trois doigts de la main droite de petites boulettes de nourriture. Son épouse et son fils, en revanche, moins exercés, ont discrètement été pourvus de cuillers.

Remarquons que l'hôte et son fils n'arborent pas la même tenue. Si le maître de maison, homme d'âge à la barbe soignée, est vêtu avec distinction d'une élégante djellaba de lin et a le chef couvert d'un turban impeccablement noué, son fils, quant à lui, rasé de près, porte un complet européen de belle facture, assorti d'une chemise et d'une cravate. Seul un fez traduit dans sa mise le respect qu'il doit à son père et à la tradition.

L'air de ne pas y toucher, l'auteur nous envoie là un signal. Sachez-le, chers élèves, quoiqu'en aient certains, le Maroc n'est pas immuable. Il change, et la tradition fait de moins en moins recette

auprès des jeunes générations. Si vous en doutez, une nouvelle preuve vous en sera administrée à la leçon 41. La belle demeure moderne que vous voyez, et qui évoque le style de Zévaco (architecte français alors en vogue à Casablanca), a été achetée il y a deux ans – nous dit le texte arabe – à des Français qui sont partis vivre en France.

L'orage s'annonce. Le voici, leçon 49, se déchaînant avec toute la violence des éléments tels que les connaît si bien la terre d'Afrique.

Rassurez-vous, enfants. Le soleil reviendra, et avec lui l'été. Rangez soigneusement votre livre, votre école va fermer ses portes. Comme le dit la 51^e leçon, dans le grand port de Cadsablanca, un bateau vous attend. Il vous emportera vous aussi vers l'Europe et la France. Qui sait si vous reviendrez ? ■



Les Musulmans savent l'arabe et apprennent maintenant le français, tandis que nous, nous savons le français et apprenons l'arabe.



Hier soir, quand nous sommes sortis de l'école, il faisait froid et il y avait des nuages. Un moment après, le vent se mit (à) souffler, nous entendîmes le tonnerre, nous vîmes les éclairs et la pluie commença à tomber, vite nous nous cachâmes près d'un épicier. En cinq minutes la rue fut remplie d'eau et de boue.



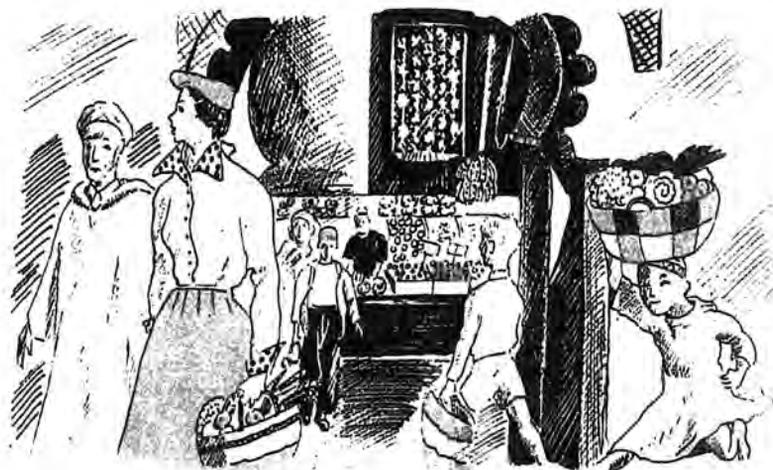
Un jour mon ami nous a invités. La bonne nous a apporté de quoi nous laver les mains et nous mangeâmes, sur une petite table, un ragoût de viande de mouton, un plat de poulets et de couscous, ma mère ne mangea pas avec ses doigts comme nous, et la bonne lui apporta une cuillère. Nous bûmes ensuite du thé et restâmes assis à bavarder avec nos amis.



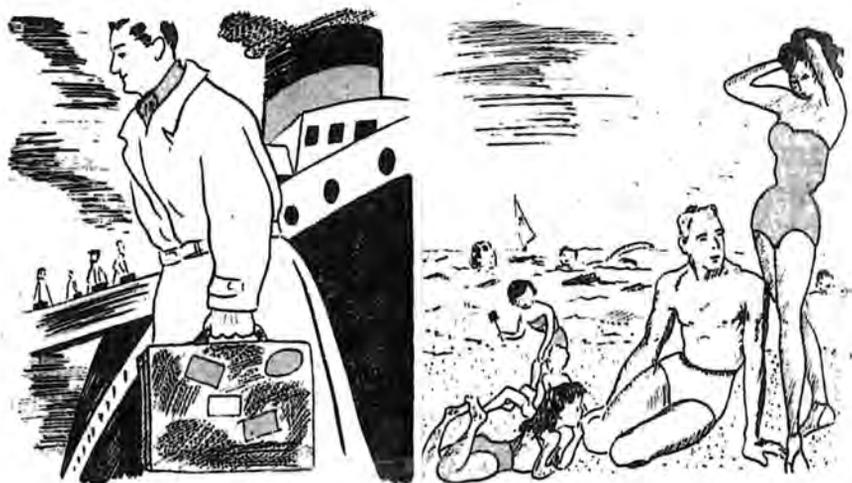
Cette fillette est orpheline ; lorsque ses parents moururent, ils la laissèrent encore très jeune. Sa tante maternelle l'élève maintenant. Elle a encore son oncle maternel marié à Rabat et elle va voir ses cousins chaque mois, parce qu'ils l'aiment beaucoup. Son grand-père est encore vivant, il habite en France, mais sa grand-mère est morte il ya deux ans.



Nous habitons dans une maison que nous avons achetée il y a trois ans. C'est une maison européenne qui a un jardin dans lequel mes amis viennent jouer avec moi. Elle a un premier étage dans lequel il n'y a qu'une salle à manger et deux salons. Au deuxième étage il y a une salle de bain et deux chambres à coucher. Nous montons à la terrasse par un bel escalier.



Voici ma mère se rendant au marché, portant un grand panier. Voici un commissionnaire passant vite avec son panier sur la tête. Voici d'autres personnes sortant du marché, revenant à leur maison. Voici le marchand de légumes mettant le prix sur ses légumes . Il a pesé à ma mère des légumes ni trop mûrs ni gâtés.



Nous allons être en vacances ; nous avons préparé nos valises et nous allons partir en France ; nous prendrons le bateau à Casablanca. Nous passerons un mois et demi en France ; nous irons à la plage nous baigner quelquefois et d'autres fois nous nous promènerons en mer, ou bien dans la forêt, ou bien dans la montagne. Ensuite nous reviendrons au Maroc.

La calèche de Rabat

Marie-Claire Micouleau



Rabat, l'avenue Dar-Maghzen et la poste.

Coutchi ! coutchi ! !C'est ainsi qu'on interpelle les cochers de Rabat, qui s'alignent le long des remparts andalous non loin des Oudaïas.

Seuls , les touristes et les Rbatis en mal de bonnes jambes , s'avisent de se faire transporter en calèche, au grand dam des enfants qui ne rêvent que balades au rythme du pas alanguï des chevaux bien étrillés.

Ceux-là, ils ne doivent pas souffrir comme leurs congénères coursiers des fantasia . Bien vieux, il est vrai, mais bien nourris il sont dressés pour ralentir le plus possible l'allure sans toutefois caler leur moteur !

Pour les fêtes, cocardés de vert, ils secouent leur crinière en s'ébrouant. Leur maître arbore alors sa plus belle djellabah et dresse le dais blanc qui abritera les clients de la fournaise du soleil. Les calèches stationnent le plus souvent au bord du fleuve pour la plage de Salé . Depuis Rabat, on gagne à pied cette rive par un pont de planches posé sur des barcasses. Les gamins de la rue Souïka ou de la rue des Consuls préfèrent les larges rivages de Salé à la crique de Rabat et se fauillent entre les calèches pour gagner cette passerelle.. Ils reviennent avant 16 heures , au moment de la fermeture du pont dont l'usage est interdit la nuit.

L'autre jour, un touriste américain qui avait emprunté une calèche jusqu'au terminus des Oudaïas apostrophe le cocher :

- Pourquoi plus de .. donkeys, ânes .. ici jamais ?
 - Eh ! monsieur Sidi, parce que les ânes , ils sont partis en Palestine !!
- Allusion mi- triste, mi-moqueuse au départ massif des Juifs du mellah pour Israël, au moment de l'indépendance

Tarifs et calèches

En 1926, on pouvait utiliser les calèches pour se déplacer dans Rabat, moyen onéreux si on ne surveillait pas le compteur de vitesse !! 1^{re} heure : 8 francs et vous avez bien lu : « Toute voiture attelée prise à l'heure, doit marcher à raison de 8 kilomètres à l'heure au minimum. »

Arrêté signé du Pacha de Rabat et contresigné des autorités du Protectorat.

La première heure est due en entier après 35 minutes. Au-delà de la première heure le tarif sera décompté à raison de 2 francs par quart d'heure. Tout quart d'heure commencé est dû en entier.

Toute voiture attelée prise à l'heure, doit marcher à raison de 8 kilomètres à l'heure au minimum.

Le tarif de l'heure ainsi fixé ne comprend que le périmètre des trois zones. En dehors de la troisième zone, de la gare de l'Aguedal, de la Maison forestière et de l'Aviation, les clients traiteront à forfait. De même pour aller à Salé.

TARIF DE NUIT. — Le tarif de nuit est appliqué de 20 h. 30 à 1 heure. Au-delà de 1 heure jusqu'à 5 heures, le prix de la course est uniformément fixé à 5 francs.

Les cochers ne sont pas tenus d'aller la nuit à l'Aviation, à la Maison forestière, à la gare de l'Aguedal et au Cimetière. S'ils acceptent, le client devra traiter à forfait.

APPELS PAR TÉLÉPHONE. — Pour toute voiture demandée à domicile par téléphone ou par tout autre moyen, il sera perçu un supplément de 1 franc pour la première zone et 1 fr. 50 pour les autres zones.

BAGAGES. — Le transport des bagages à main est gratuit. Il sera perçu un supplément de 0 fr. 75 pour les gros colis tels que malles, bicyclettes, voitures d'enfant, etc.

Rabat, le 19 Juin 1926.

Le Pacha :

Signé : SI ABDERRHAMAN BARGACH.

Approuvé :

Rabat, le 23 Juin 1926.

P. le Secrétaire-Général du Protectorat
et par Délégation,

Le Contrôleur Civil, Chef de la Région :

Signé : BENAZET.

Alger, abîmée dans ta darse...

Albert Bensoussan

Que veux-tu faire plus tard, me demandait mon père ? Moi, je veux devenir cireur, répondais-je innocemment. En ce temps-là de mes onze ans, je désirais ardemment me faire cireur de bottes car je nourrissais une intense admiration pour les yaouleds qui dévalaient les jardins Laferrière, leur petite boîte à chaussures sur le dos, dégue-nillés, la mine noircie, morveux, scro-fuleux, mais avec un tel air de fierté. Je faillis recevoir une claque. « Se donner tout ce mal, le mettre au lycée Gautier, rien que ça, là où il va le fils du gouverneur et monsieur veut aller cirer les chaussures dans la rue !... » Les rues d'Alger !

En ce temps-là des jeux tout simples, on jouait dans la rue aux noyaux d'abricot – un petit tas de trois plus un au sommet, et à cinq pas de là, il fallait viser et démolir la pyramide. Et à l'époque des sous troués, le jeu roi était le sfolet. Nous prenions la plus petite pièce et, par le trou, nous passions un cornet de papier taillé en panache. C'était l'ancêtre du volant ou du badminton, mais frappé par le soulier, non de pointe, mais de tranche. Le jeu consistait à faire durer le sfolet le plus longtemps en l'air en se faisant des passes et en shootant au but – le

rideau de fer du garage – avec de longs hurlements qui finissaient inévitablement par le cri répercuté de rues en escaliers IL Y EEEEEEST ! Sous un soleil qui nous crevait les yeux.

Alger et ses bruits exotiques, c'était parfois le grondement des crotales des noirs berbères venus du Sud qui remontait mes rues. Et au fond, la rumeur des enfants glapissant *Négro batata... Négro batata...* Le bruit s'amplifiait et bientôt je le voyais de mon balcon, le diable tournoyant sur ses semelles de corne, au rythme du tam-tam d'un compère, et qui agitait entre ses mains les immenses castagnettes de fer, les kekrebs qui faisaient hurler tous les chiens jusqu'à El-Kettar. Plus les pièces pleuvaient, plus l'homme noir se pliait en courbettes et cognait d'ardeur ses crotales... Et les enfants lui faisaient cortège en scandant tout au fond de mes rues : *Négro batata...*

Toutes mes rues, toutes tes venelles, jusqu'à ce que je revêtisse l'uniforme du service militaire, je n'avais cessé de les arpenter, presque une vie pour te connaître, te mesurer Alger, ma Frimaldjézar, déchiffrer tes bonheurs. Pour chaque rendez-vous, chaque course, je me faisais une fêtes de varier l'itinéraire, de choisir tel tournant,



Alger - Le vieux port des corsaires, aujourd'hui port de plaisance. Dessin de l'architecte Paul Guion.

telle ruelle, fouillant tous tes recoins, inventoriant tes docks. Tu étais ma ville et je te possédais. Le soir, quand j'avais trop peiné sur mes livres, je délaissais mon cabinet d'étuve, je partais me brasser dans la promenade des artères au sang neuf de toutes tes jeunes pousses, rue Michelet, c'était automatique, et rue d'Isly. Interminablement nous avançons dans un sens, puis dans l'autre, échangeant les trottoirs et les poignées de main et d'amicales paroles et des tapes dans le dos, une glace au Milk-Bar ou un café au Coq Hardy, et nous riions, et nous riions. Crépuscule d'été au milieu du square aux âniers. On n'y pouvait s'entendre tant le bruit de tous les soirs appartenait aux oiseaux, glapissements d'hirondelles, cris aigus des moineaux, envol de tourterelles, le tout malmené par la brise de mer. Plus loin, aux portes de la vieille ville, sur la place d'où partait la rue neuve d'Isly à l'assaut des hauteurs de Mustapha, à la jonction de deux ou trois cultures, au cintre de Méditerranée, haut lieu de l'artifice et du fard social, l'Opéra illuminait la place aux palmiers, c'était soirée de gala. Mais délaissant l'auguste demeure, je m'en allais sous

les arcades Bab-Azoun, où toutes les bijouteries explosaient des diamants de feu dans le fracas intermittent des jolis tramways des T.A., boyaux verts en accordéon qui grinçaient sur les rails tandis que le wattman, rasant les arcades, appuyait frénétiquement sur la pédale d'avertissement qui nettoyait la voie dans une rapide envolée de haïks et babouches. Puis, remontant tes ruelles en tout sens, en tous seins exposés aux lucarnes, évitant l'âne aveugle balançant ses ordures aux parois d'encre, me rangeant aux *Balek ! Balek !* me cognant aux tentures, pauvre Casbah de mes chimères adolescentes. Alger, ma Frimaldjézar, comme je tremble de te ressusciter sans cesse en barbouillant mes liasses, en bafouillant mes nuits, en détournant les flots de larmes de ma plage blanche où je retrace maladroitement la géographie de tes ruelles. Pourquoi remonte après tant d'années, pourquoi toutes ces années après, ressuscite le parfum de mes rues au soleil d'avril ? Avec, en souvenance lancinante, le fragile, l'intense, le fugace bonheur des heures flamboyantes où Frimaldjézar contemplée du haut de ma véranda s'abîmait dans la darse. ■

L'année terrible, Oran 1849, le choléra

Geneviève de Ternant



Dessin de Gabriel Guges

Pour Maître Sauzède, l'année commence dans le désespoir : son épouse, Justine meurt le 20 février à quarante-trois ans laissant ses trois enfants, Antoine, Léopold et Marie, à peine adolescente. On ne sait si cette mort prématurée est due au choléra qui faisait déjà des ravages en France même et en Europe et commençait à faire des victimes en Algérie. Elle ne fera des dizaines de morts chaque jour qu'à partir d'octobre mais dès juillet, Marc Dupuy, médecin civil, avait jeté un cri d'alarme : « Partout, sur la vieille Europe, un terrible fléau passait ! »

À l'époque, écrit le chanoine Mathieu, la ville d'Oran laissait encore bien à désirer sous tous les rapports. Au point de vue hygiène surtout il restait énormément à faire. On a vu pourtant les efforts que les municipalités avaient déjà faits, mais les habitants de plus en plus nombreux s'entassaient dans les ruelles des quartiers du port et dans les taudis, mille fois démolis et toujours reconstruits du quartier juif et du village nègre. « Trop à l'étroit dans ses vieilles murailles, Oran avait débordé sur les hauteurs, et Kargentah voyait déjà près de 4 000 âmes disséminées un peu partout autour des casernes de nos soldats. »

En cette année, le général Péliissier commandait la division d'Oran ; M. Garbé occupait la préfecture et le maire était M. Renaud-Lebon, son adjoint était M. Freixe et les conseillers municipaux se nommaient : MM. Jonquier, Peraldi, Cauquil, Ramoger, Stura, Terras, Lasry, Fornara.

« L'atmosphère avait été brûlante tout l'été ; d'épais brouillards, presque continuels, avaient rendu la température plus fatigante encore, et malgré l'époque avancée de la saison, ils persistaient toujours : l'air était saturé d'humidité, et une chaleur vraiment torride, déprimant les forces, amollissant les courages, poussant à toutes les imprudences, préparait la voie au terrible fléau. »

La foudroyante épidémie de choléra qui s'abat sur Oran, le 14 octobre, va

faire des dizaines de morts chaque jour. En dépit du dévouement des médecins, des religieux et religieuses qui ne craignent pas de mettre leur vie en danger et dont plusieurs trouveront en effet la mort, rien ne semble vouloir arrêter la grande faucheuse. Les plus misérables, entassés dans les ruelles nauséabondes, meurent comme des mouches. Les confréries de pénitents consacrent leur vie à aller chercher dans les maisons les cadavres pour essayer d'empêcher la propagation de la maladie, en vain. Ce sont des condamnés à mort qui les aident à transporter les corps sur des chariots et à les brûler. Tous feront montre d'un esprit de sacrifice extraordinaire ; ceux qui en réchapperont seront graciés, juste récompense.

Les frères de l'Annonciation de Misserghin sont aussi présents aux côtés des ordres de la ville.

Un quart du personnel des hôpitaux mourra « au champ d'honneur » dira le général Charon, alors gouverneur de l'Algérie. On cite parmi les morts les médecins Hennequin, Bellot, Gador, Goëdorp, Duperey, Julia ; Monseigneur Soubrier ; l'avocat Bullard ; le juge Théron ; Victor Boniface, commissaire du 1er arrondissement ; François Peissier, son inspecteur ; le frère Hilarion Ferton, supérieur des écoles des Frères de Saint-Joseph du Mans ; les lieutenants Gressinge, Labrouche, Cattelou ; le capitaine Hagatte ; les officiers comptables Biottot, Bréchy, Lefort, Bertoux, Boisset ; Doulcet, capitaine d'état-major ; René Mathelin, emporté alors qu'il soignait son chef, le général Cuny, qui survivra ; Jules Muzin, secrétaire de la mairie d'Oran ; Léonard Alas, employé de préfecture ; Charles Paulus, des Bâtiments civils ; Léon Chéronet, architecte ; Stanislas de Vaudrécourt, président du tribunal de première instance et du conseil de fabrique de l'église Saint-Louis ; Mère Eugénie Bellon... Tant d'autres.

Le Père Picazo, aumônier de l'Hôpital militaire, écrit à ses supérieurs avec un courageux humour : « Le 21 septembre, un illustre gentilhomme qui ne brille cependant pas par la politesse, M. le choléra, vint, sans demander permission à personne, s'implanter dans mon hôpital. Douze jours après, je me vis tellement débordé que je fus contraint d'abandonner la résidence pour ne plus sortir de l'hôpital que mort ou vainqueur. [...] La mort enlevant les uns après les autres tous les médecins, les deux tiers des infirmiers (79 sur 110), une bonne partie des officiers d'administration et une multitude innombrable de victimes, votre serviteur, qui a aujourd'hui l'honneur de vous le raconter, fut obligé de remplir alternativement et nombre de fois en même temps, les illustres fonctions de directeur d'hôpital, d'officier de garde, de médecin en chef, d'infirmier-major ou de service, d'ensevelisseur etc.

Le 24 octobre au soir, pour la première fois, je me couchais sur trois chaises afin de me reposer un peu... Je me trompe, la veille, à deux heures du matin, n'en pouvant plus (no pudiendo mas con mi saco de huesos) je fus me coucher tout habillé dans le lit d'un malheureux qui venait de mourir ! Mais il me fallut acheter cet avantage en portant moi-même à l'amphithéâtre le pauvre mort afin qu'il laissât la place libre... Je n'ai pu encore recouvrer le sommeil depuis ces 22 jours pendant lesquels, au temps du choléra,

il me fit l'école buissonnière (desde los veinte y dos dias que me hizo novillos en tiempo del colera.) »

Entre le 11 octobre et le 17 novembre 1849, 1817 décès furent enregistrés à l'état-civil d'Oran et on ne sait combien furent enlevés et hâtivement enterrés ou brûlés...

La mortalité qui avait diminué à 4,49 % habitants en 1848, fait un bond à 10,71 % en 1849. Un cimetière qui avait déjà, en 1834, accueilli les morts de la première épidémie, recevra les corps qui ne sont pas tous brûlés.

Un ciel de plomb, encore obscurci par les bûchers, étend sur la ville son voile de deuil. Parfois, le tonnerre gronde, les Oranais reprennent espoir, mais non, pas une goutte de pluie ne tombe pendant plus de trois mois et la maladie ne régresse pas. Les autorités civiles, militaires et le général se réunissent, mais aucune solution ne sort de ces palabres désespérés. Enfin, le général Péliissier prend à partie l'évêque, Monseigneur Pavy et s'écrie : « Monseigneur, vous ne connaissez donc plus votre métier ! Foutez-moi une Vierge là-haut, elle jettera le choléra à la mer ! » Là-haut, c'est la montagne de Santa-Cruz...

Une procession est organisée dans l'urgence ; le 14 novembre 1849, les pèlerins gravissent le dur chemin qui grimpe sur la pente grise de la montagne. En tête, toutes les autorités de la ville, les prêtres et les enfants de chœur balancent les encensoirs, bran-

dissent les bannières
 et les lourdes croix.
 Au ciel, Marie sans
 doute entend les sup-
 plications des mal-
 heureux qui ont tous
 perdu quelque ami
 ou quelque parent.
 La pluie bienfaisante
 tombera enfin, chas-
 sant les miasmes :

Oran est sauvé.
 À l'endroit même
 où Mère Eugénie
 Bellon avait disposé
 une petite statue
 de la Vierge, on élèvera une modeste
 chapelle pour abriter celle en bois
 doré, magnifique don de Mme Léoni.
 L'inauguration aura lieu le 9 mai 1850,
 fête de la Vierge, par Monseigneur
 Pavy. En 1870, Monseigneur Calot
 ajouta une tour surmontée de la statue
 monumentale qui embrassait la ville et
 la mer et, plus tard, une basilique qui
 domine toujours la merveilleuse baie
 d'Oran.

Désormais, les Oranais de toutes
 religions partageront le culte marial
 et demanderont à la Vierge son inter-
 cession dans leurs difficultés et son
 aide dans leurs malheurs, lors de gran-
 des processions pour l'Ascension ou
 simplement, solitairement... Les fem-
 mes juives et musulmanes y monte-
 ront souvent, mais ce sont surtout les
 Espagnoles qui lui garderont un culte
 tout particulier.



Dessin de Gabriel Gugues

Pourtant tout n'allait pas pour le
 mieux et la religion chrétienne allait
 devoir faire face à des tracasseries sans
 fin dans cette période de libre-pensée
 et même d'athéisme virulent. En 1882,
 la procession fut interdite pour la pre-
 mière fois au nom de troubles apportés
 à la circulation ou d'autres prétextes
 aussi farfelus. Et le chanoine Mathieu
 ajoute : « Ce qui ajoutait à l'odieux
 d'une semblable mesure, c'est que
 toute liberté était laissée aux musul-
 mans de faire circuler à travers nos rues
 leurs cortèges religieux. [...] Consultez
 les journaux de l'époque et vous y trou-
 verez l'annonce de manifestations faites
 par les Arabes pour obtenir la pluie.
 Ce contraste n'est-il pas instructif ?
 L'interdiction dura dix-sept ans. » ■
 (Ce texte est extrait de *Maître Sauzède
 et le bureau du Maréchal Clauzel*,
 éditions Jacqueline Gandini.)

Constantine, la ville phénomène

Maurice Cretot

présentation de Jeanine de la Hogue

C'est une ville étonnante et on ne peut résister au plaisir de citer quelques phrases écrites par des écrivains voyageurs et disant leur étonnement.

Guy de Maupassant (*Au Soleil*) s'étonne quand il voit se dresser devant lui « la cité phénomène, Constantine l'étrange... Les Arabes l'ont appelée la cité de l'air, la cité du ravin, la cité des passions. Elle apparaît, debout sur son roc, gardée par son fleuve, comme une reine ».

Alexandre Dumas, dans son livre *Le Véloce*, raconte son arrivée devant Constantine, avec son fils et des amis. « Nous jetâmes un cri universel d'admiration, presque de terreur. Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne, baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île volante de Gulliver ».

Théophile Gautier écrit dans son ouvrage *Loin de Paris*, « Constantine est bâtie en nid d'aigle, au sommet d'un rocher énorme, qu'un précipice, au fond duquel se tord le Rummel, isole presque complètement et qui ne se rattache à la terre que par un pont et une espèce d'isthme, formant le seul point accessible ».

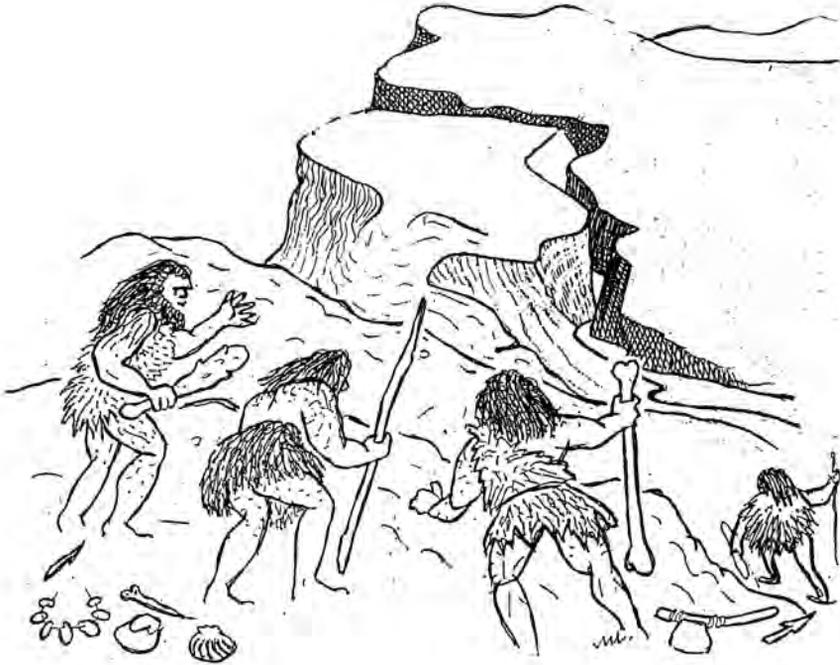
Henri Richardot, dans *Sept semaines en Algérie et en Tunisie*, admire : « Du pont d'El Kantara, le spectacle est grandiose sur l'abîme, ouvert à vos pieds. Tout au fond, le Rhumel bouillonne. De chaque côté, les rochers tombent à pic, surplombant parfois, et laissant à peine quelques buissons, s'accrocher dans leur anfractuosité ».

Jusqu'au Guide Joanne qui, dans son édition de 1908, prévient les visiteurs : « Sa situation est extraordinaire, presque unique au monde et les gorges du torrent, longues d'environ 2 km, sont d'un pittoresque farouche. Elles ont jusqu'à 100, 150, 200 mètres de profondeur, entre des rocs à pic et trois ponts, l'un naturel, restes de l'ancienne voûte, un autre pont romain en ruines à deux étages et le pont du diable, les franchissent ».

Cette cité étrange a eu une histoire agitée. S'il faut en croire la tradition, elle aurait été assiégée et conquise quatre-vingts fois.

Nous avons voulu vous retracer son histoire et nous vous en offrons une approche chronologique en dessins. C'est à Maurice Cretot que nous les devons. Il a bien voulu nous autoriser à en reproduire quelques-uns. Son père, Raymond

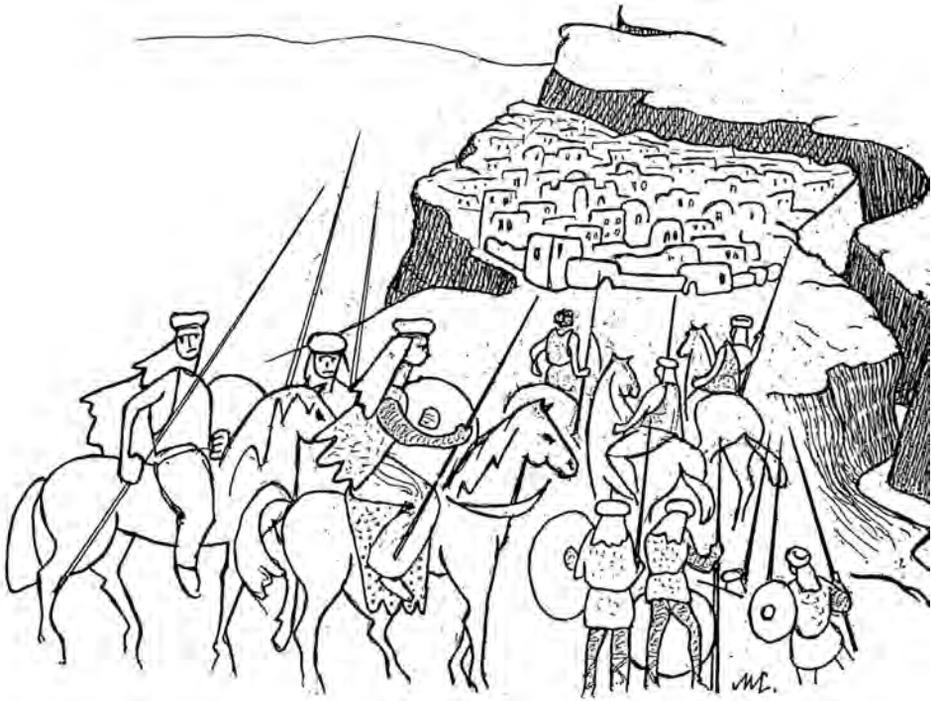
Cretot-Duval était un peintre orientaliste bien connu et nous en donnons ici deux reproductions. Ces dessins sont tirés d'un ouvrage intitulé *Constantine au passé*, aux éditions Mémoire de Notre Temps. Les grandes légendes qui expliquent les dessins sont inspirées des textes de Maurice Cretot.



On trouve des traces de l'occupation humaine déjà dans des temps très reculés. On a parlé de – 30 000 ans avant J.-C. Les premiers habitants, *homo habilis* et *homo erectus* habitaient sans doute les nombreuses grottes nichées dans le rocher. Des galets grossièrement taillés en attestent. Plus tard, ils utiliseront des outils en os, en silex plus perfectionnés, des pointes de fer, des massues trouvés dans les grottes. Puis les hommes quittèrent leurs abris pour s'établir sur les plateaux

entourant les gorges et commencèrent à pratiquer l'élevage.
Cinq ou six siècles avant J.-C. des marchands phéniciens pénètrent avec leurs marchandises et ouvrent un comptoir dans la bourgade berbère qu'ils nomment Sarim-Batim et qui deviendra Cirta puis plus tard Constantine et marqueront profondément de leur influence les populations.

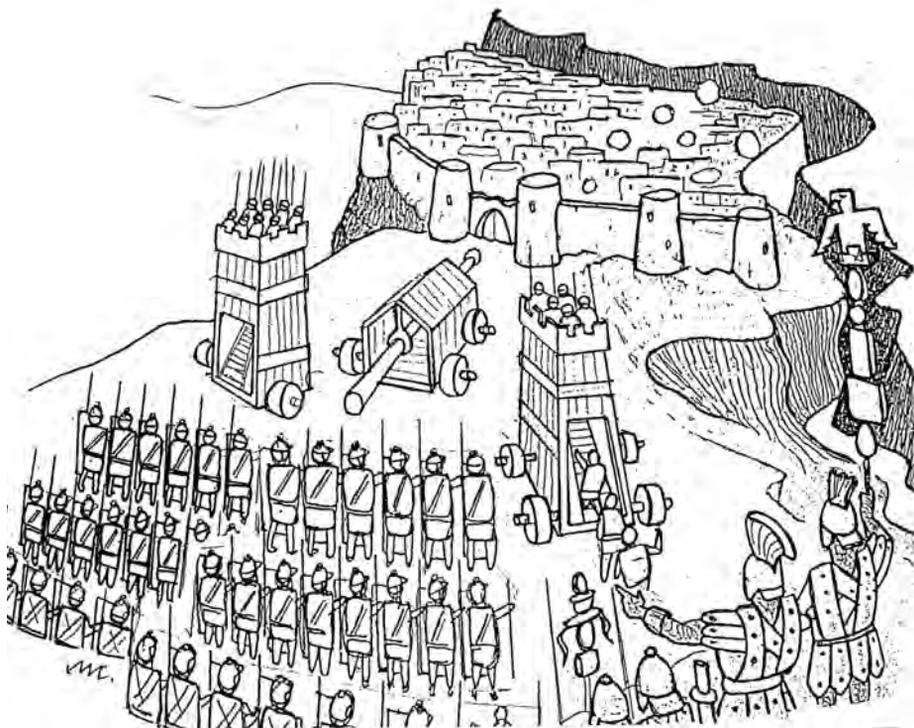


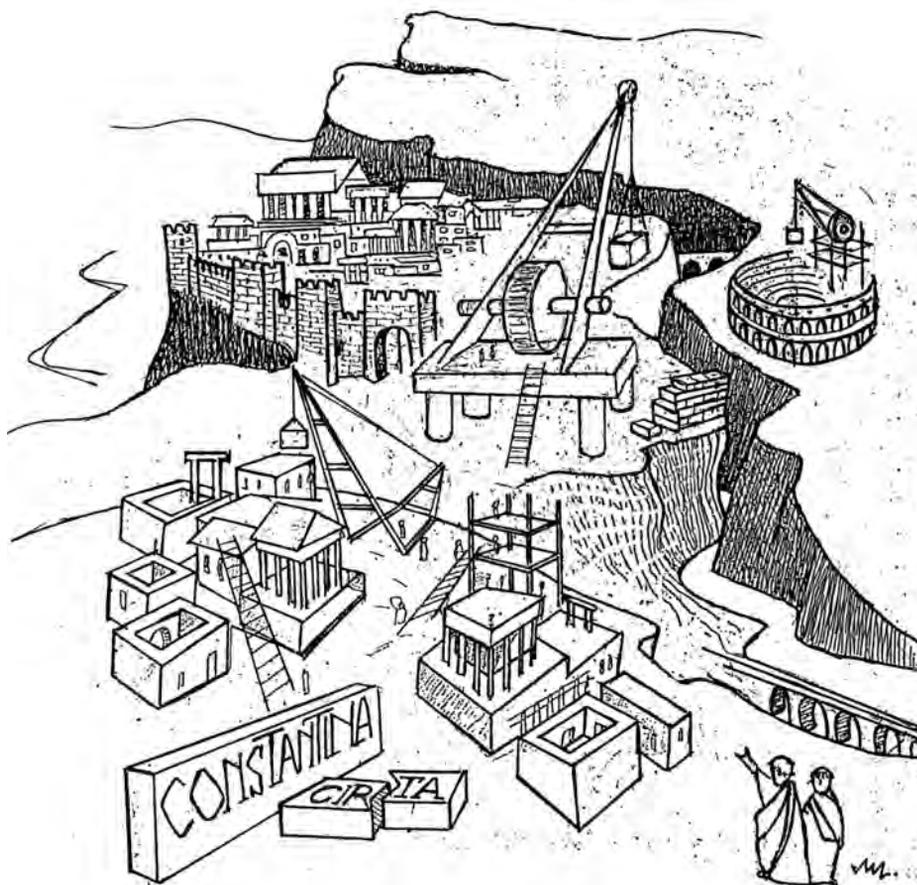


Les historiens grecs et arabes ont appelé ces peuples *Berbères*. Ils ont dû être constitués essentiellement d'un fonds africain, assez vite rejoint par des peuples sémitiques venus d'Égypte principalement. Ils étaient constitués en tribus et, à l'arrivée des Phéniciens, après une certaine défiance, acceptèrent tout d'abord de commercer. C'est ainsi que se créèrent des rapports avec Karthage, bien vite devenus houleux.

Bientôt un royaume numide se crée autour de Cirta. S'élèveront alors des monuments, des sanctuaires. Les premiers siècles de la capitale sont assez agités. Des noms émergent, Scyphax, Massinissa, Micipsa, Jugurtha, jusqu'à l'arrivée des Romains qui s'emparent de Cirta en 107 avant notre ère. Jugurtha, fait prisonnier « orne » le triomphe de Marius et meurt en prison.

La ville va entamer un nouveau chapitre. Embellie, elle possède de nombreux monuments. On y construit des ponts, on y crée des écoles et la ville joue alors un important rôle culturel. On sait que Fronton naît à Cirta et qu'il deviendra, à Rome, le précepteur des enfants de l'empereur Marc-Aurèle.

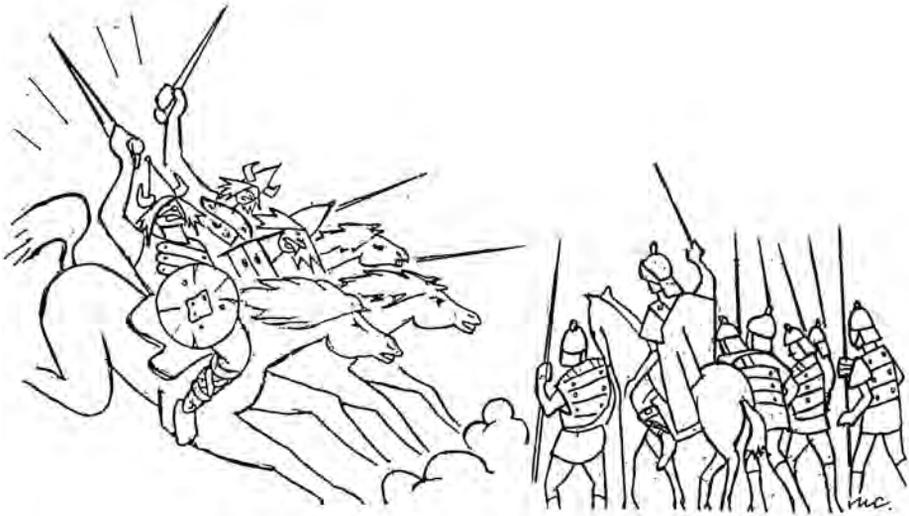




Mais, après trois siècles d'une relative sérénité, Cirta provoquera la colère de Rome et l'empereur Maxence ordonne sa destruction. C'est en 313 que l'empereur Constantin reconstruira la cité qui prendra alors le nom de Constantine et sera très importante.

En 429, Constantine tremble, à l'arrivée des Vandales qui, partis des plaines européennes orientales, traversent le continent et l'Espagne, déboulent par le détroit de Gibraltar en progressant rapidement vers l'est, arrivent en Numidie. Après avoir pris le pouvoir aux Romains, la Numidie restera la seule région qu'ils occuperont en permanence pendant un bon siècle.

La ville, néanmoins, survit à l'occupation vandale. Les Byzantins refoulent les Vandales et prennent le contrôle de Constantine durant environ un siècle. Le patrimoine archéologique qu'ils laisseront sera surtout militaire.



Un siècle plus tard, les Byzantins sont à leur tour chassés par les Arabes. Les nouveaux maîtres s'acharnent pour effacer les traces de Rome et de Byzance. Une résistance berbère, comprenant par endroits quelques communautés indigènes christianisées, ralentit un temps l'arabisation. On garde en mémoire l'opposition armée de Koceila en 683 et des troupes de la Kahéna en 697. Après quelques victoires sur l'envahisseur, cette judéo-berbère est finalement capturée et exécutée par les cavaliers d'Hassan (égorgée, dit-on, sur la margelle d'un puits). Constantina est entre temps, devenu Ksantina dans le dialecte berbère.



Bibliographie succincte

Histoire de Constantine

Ernest Mercier, Éditions Marle et Biron -
Constantine.

Constantine, la conquête et le temps des pionniers
Michèle Biesse - Echelbrenner

La France à Constantine - Jacques Gatt, 3 vol.
Atelier 4, Montpellier.

Constantine - Jean-Pierre Hollender - Mémoire de
Notre Temps Montpellier

En 1830, la ville est repliée sur son plateau rocheux. Elle est fermée par plusieurs portes, aménagées en chicanes, dans l'antique rempart de 500 mètres de longueur et 10 mètres de haut, au sud-ouest de la ville. De nombreux palais, des mosquées, des maisons sont édifiées sur ce losange urbain. De nombreuses pierres, provenant des édifices romains ont été réemployées. On peut y voir également des jardins potagers et des élevages de moutons et chèvres. La communauté juive y occupe un quartier depuis les Romains.

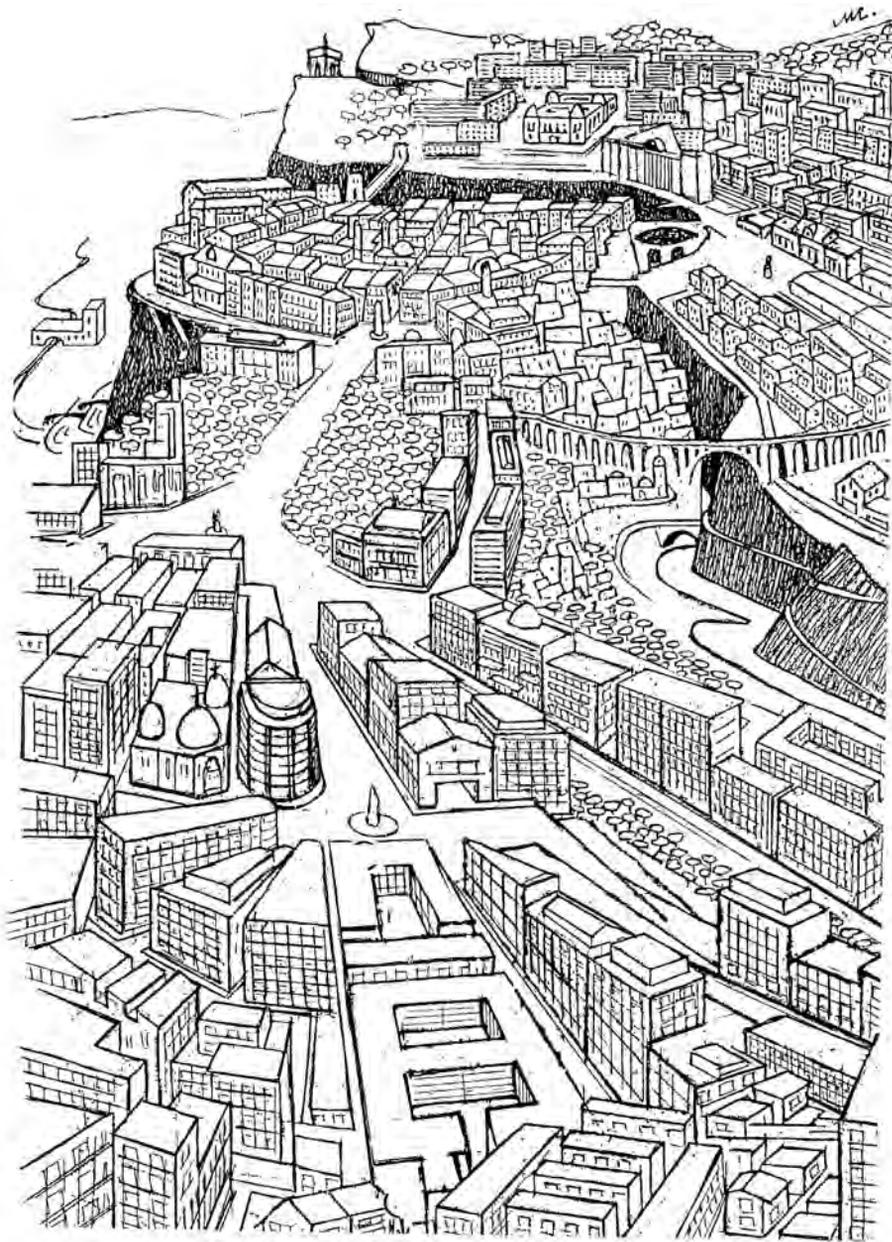
Près de 20 000 habitants sont regroupés sur ce site fortifié. Des fontaines, des sources, un aqueduc, des citernes alimentent la ville.

En 1836, les Français se présentent devant Constantine mais ils doivent faire face à une résistance inattendue. C'est en 1837 qu'ils pénètrent dans la ville. C'est alors que le maréchal Danrémont sera atteint mortellement par un boulet.



Les urbanistes français prennent conscience qu'en raison de l'obstacle que constituent les gorges, il sera difficile de réunir le centre ville à ses futurs faubourgs. Il faut construire des ponts, raser quelques hauteurs et aménager les voies d'accès. C'est le début d'un énorme travail urbanistique.

Notre rapide survol de l'histoire tumultueuse de cette ville remarquable s'arrête ici. Nous vous engageons pour en savoir plus à lire quelques livres qui lui sont consacrés. « Mémoire Plurielle » a publié dans son numéro 38 un article de René Mayer *Le pont de Sidî Rached*. ■



Repères Bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Mon Algérie

par Jean-Claude Brialy
Timée éditions. À com-
mander à Jeune Pied Noir,
BP 91570 Bièvres,
35 € port compris.

Ce bel album, c'est bien certain, n'est pas un pas un livre de souvenir, à proprement parler, un livre de souvenirs personnels, puisque Jean-Claude Brialy est parti d'Algérie à l'âge de dix ans. Mais il lui est resté la mémoire des jours heureux et, au fond du cœur, son Algérie d'enfance. Il nous donne ici un très beau livre d'images que l'on a grand plaisir à revoir, pour certains à découvrir. Un très émouvant DVD est joint à l'ouvrage.

Dans la véranda

Par Albert Ben Soussan.
Encres de Michel Tyszblat.
Éditions Al Manar, 18 €.

Cet éminent professeur de Faculté n'a cessé, en fait, d'être ce petit

garçon d'Alger, ce jeune nostalgique qui habitait sa véranda. C'est lui qui dit : « j'ai passé les vingt-six années de ma première vie dans la véranda... Et voilà que j'y atterris, sans tapis volant, ni cheval ailé, ou babouches magiques ». Pour y revivre. Jusqu'au vertige, je sais que je ferme les yeux...pour affronter enfin, une bonne fois, mes images, mais mirages. Eh ! bien, cher Albert Ben Soussan, votre enfance, votre véranda, ne sont pas, forcément, les souvenirs de tous, mais je gage que cette atmosphère si particulière que vous transcrivez parle à tous, au plus profond du cœur de chacun.

D'Algérie

Par Morvandiau, L'œil
Électrique éditions, 2, rue
d'Andore, 55000 Rennes,
20 € port inclus.

Voici une bande des-

sinée fort originale, histoire personnelle, et histoire familiale, intimement mêlées à l'Histoire avec un grand H et qui a marqué l'Algérie depuis ses débuts.

Le 13 mai du général Salan

La guerre d'Algérie du général Salan

Par Jacques Valette,
Éditions L'Esprit du Livre ;
22, rue Jacques Rivière,
92330 Sceaux. Coll.
Mémoires combattantes,
18 €, chaque ouvrage.

Le général Salan a été commandant supérieur et commandant de la X^e région militaire en Algérie de décembre 1956 à décembre 1958. C'est dire qu'il y fut à une période critique et qu'il dut faire face à des problèmes graves, à des responsabilités politiques, voire économiques lorsqu'il s'agissait de protéger les chantiers du pétrole, les prospecteurs,

le pipeline. Jacques Valette, universitaire éminent est un spécialiste de la colonisation et de la décolonisation. Il a fait là une œuvre, d'historien confirmé qui s'appuie sur des archives inédites et nous permet de mieux comprendre certaines choses brûlantes. De même, dans le livre sur le 13 mai, on découvre bien des faits inédits nous éclairant sur le déroulement des faits si étonnants qu'ils aient été.

Voici quelques livres qui ont paru sur la guerre d'Algérie

Les mensonges de la guerre d'Algérie

par Jacques Demougin, éditions France Loisirs, 8 €

Carnet d'un plongeur-démineur en Algérie

par Louis Jean-Pierre Borgès, chez l'auteur 114, rue de l'industrie 34280 La Grande Motte.

Intox, coups fourrés pendant la guerre d'Algérie

*Par André Roger Voisin
Éditions Cheminement,
20 €*

Contre insurrection

*par David Gallula,
Éditions Economica, 19 €*

Nous avons aussi plaisir à rappeler le livre essentiel de notre ami Jean Monneret : La guerre d'Algérie en trente cinq questions
Éditions de L'Harmattan.

A paraître

Au Pied de la Tour

*par Andrée Montero,
Éditions de L'Harmattan.*

Mémoires et d'autres livres parus

Albert Camus ou l'Espagne exaltée

*par Javier Figuro,
Éditions autre Temps, 18 €.*

D'une rive l'autre,

par Marie-Hélène Carbonel, Éditions du Compas, 19 €

Le chant de l'alouette, de Berroaghia à Alger

par Marcel Humbert, 21 €.

J'ai descendu dans mon jardin, une enfance en Algérie

par Sylvette Cyrille Leblanc, chez l'auteur, 691, avenue du Général-Leclerc 51530 Dizi, 21 €.

